

Les enjeux des transmissions culturelles et linguistiques dans la traduction anglaise de “*Ce que le jour doit à la nuit*” de Yasmina Khadra”

The Stakes of Cultural and Linguistic Transmission in the English Translation of Yasmina Khadra’s “*What the Day Owes the Night*”

Mohamed BELKAHLA¹

Université Paris Saclay /Ecole Doctorale Sciences Sociales et Humanités- France

Belkahla482@gmail.com

 0009-0007-7845-4183

Brigitte GAUTHIER

Université Paris Saclay/Ecole Doctorale Sciences Sociales et Humanités-France

brigitte.gauthier.script@gmail.com

 0000-0001-7655-0349

Received 21/02/2026

Accepted 31/05/2026

Published 01/07/2026

Résumé

Cette étude explore les mécanismes de transfert culturel et linguistique à l'œuvre dans le passage du français vers l'anglais du roman de Yasmina Khadra, *Ce que le jour doit à la nuit*. S'inscrivant dans le champ de la littérature francophone, l'œuvre originale utilise la langue française comme un « butin de guerre », où la syntaxe occidentale héberge un imaginaire et une poétique profondément algériens. À travers une approche interdisciplinaire croisant la traductologie (Venuti), les études postcoloniales (Bhabha) et l'analyse historique, cette recherche examine comment le traducteur Frank Wyne négocie cette « tierce langue ». L'analyse se focalise sur trois axes majeurs : le traitement des culturèmes, la transposition du lyrisme « tellurique » de Khadra et le conflit onomastique symbolisé par le passage de Younes à Jonas. Les résultats démontrent un paradoxe inhérent à la traduction : si le passage à l'anglais tend à neutraliser la charge politique et la douleur spécifique liée au passé colonial franco-algérien (phénomène de domestication), il permet simultanément une universalisation du récit. En se détachant de son ancrage local, l'œuvre accède au statut de « World Literature », transformant l'exil de Jonas en une métaphore globale de l'hybridité. Cette étude souligne que la traduction, bien qu'elle opère une perte mémorielle partielle, offre une seconde vie au texte en faisant de la transmission culturelle un espace de rencontre transculturelle universel. La transmission culturelle réussit en faisant de la langue anglaise un espace de rencontre transculturelle, où le message d'humanisme de Khadra n'appartient plus seulement à une nation, mais devient un patrimoine universel.

Mots-clés: Francophonie; Hybridité; Traductologie; Transmission culturelle; Yasmina Khadra.

¹ Corresponding author: Mohamed BELKAHLA/ Belkahla482@gmail.com

Journal of Languages & Translation © 2026. Published by University of Chlef, Algeria.

This is an open access article under the CC BY license <http://creativecommons.org/licenses/by/4.0/>

Abstract

This study explores the mechanisms of cultural and linguistic transfer at work in the translation from French into English of Yasmina Khadra's novel, *Ce que le jour doit à la nuit* (*What the Day Owes the Night*). Situated within the field of Francophone literature, the original work utilizes the French language as a "war booty" (*butin de guerre*), wherein Western syntax hosts a deeply Algerian imaginary and poetics. Adopting an interdisciplinary approach that bridges Translation Studies (Venuti), Postcolonial Studies (Bhabha), and Historical Analysis, this research examines how translator Frank Wyne negotiates this "Third Language." The analysis focuses on three major axes: the treatment of culture-specific items (*culturemes*), the transposition of Khadra's "telluric" lyricism, and the onomastic conflict symbolized by the transformation of the protagonist's name from Younes to Jonas. The results demonstrate a paradox inherent in the act of translation: while the transition to English tends to neutralize the political charge and the specific pain tied to the Franco-Algerian colonial past (a phenomenon of domestication), it simultaneously facilitates the universalization of the narrative. By detaching itself from its local anchor, the work gains the status of "World Literature," transforming Jonas's exile into a global metaphor for hybridity. This study highlights that translation, although operating a partial "memorial loss," offers a second life to the text. It successfully turns the English language into a site of transcultural encounter, where Khadra's message of humanism no longer belongs solely to one nation, but becomes a universal heritage.

Keywords; Cultural Transmission; Francophonie; Hybridity; Translation Studies; Yasmina Khadra.

Introduction

Le roman de Yasmina Khadra, *Ce que le jour doit à la nuit*, ne saurait être réduit à une simple œuvre de la littérature hexagonale ; il s'inscrit avec force dans une francophonie de combat et de mémoire. Dans cet espace littéraire, la langue française n'est plus une fin en soi, mais un réceptacle, un instrument de réappropriation. Ce rapport complexe à la langue de l'autre fait écho à la célèbre sentence de Kateb Yacine définissant le français comme un « butin de guerre » (Kateb Yacine, 1994, p.39). Pour Khadra, l'enjeu est d'investir ce butin pour dire une réalité, une terre et une douleur que la langue coloniale tentait autrefois d'invisibiliser. Dans cette perspective, l'écriture de Khadra constitue une véritable « traduction interne ». Si les mots sont français, la structure mentale, les métaphores telluriques et le souffle du récit sont imprégnés de l'oralité et de la poésie arabes. Le français se retrouve ainsi « habité » par un imaginaire qui lui est initialement étranger, créant une tension créatrice où l'auteur affirme sa singularité. Cette posture est résumée par Khadra lui-même lorsqu'il déclare : « J'écris en français pour dire aux Français que je ne suis pas français » (entretien presse, 2001). Cette citation souligne l'usage du français comme une interface de différenciation plutôt que d'assimilation, où le texte devient le lieu d'une identité en résistance. L'enjeu majeur de la traduction vers l'anglais, réalisée par Frank Wyne sous le titre *What the Day Owes the Night*, réside dans cette superposition de couches linguistiques. Le traducteur se retrouve face à un texte source qui est déjà, en soi, une médiation entre l'arabe et le français. En transposant cette œuvre vers l'anglais, celui-ci crée ce que nous nommons une « tierce langue ». Le défi est alors d'ordre mémoriel et dialectique. Pour le lecteur français, lire Khadra, c'est se confronter à l'écho d'une histoire commune souvent douloureuse ; la langue porte les stigmates du passé colonial. Pour le lecteur anglophone, cette charge émotionnelle et historique n'est pas immédiate. Le risque est alors de gommer la tension entre colonisateur et colonisé au profit d'une fluidité narrative standardisée. La mission du traducteur est donc de transporter non seulement le sens dénotatif, mais aussi cette « étrangeté familière » qui fait le sel de la littérature francophone. Comme l'explique Frank Wyne dans ses réflexions sur sa pratique: « To translate is to travel through a double landscape... the translator of Francophone literature must capture the 'unspoken' Arabic beneath the French surface ». (Wyne, entretien, 2010).

Problématique

Cette nécessité de saisir l'arabe « non-dit » sous la surface du français est le cœur battant de notre problématique. Comment l'anglais, langue de la mondialisation par excellence, peut-il restituer le conflit d'un homme qui, comme Jonas, se sent « un étranger parmi les miens et un intrus chez les autres » (*Ce que le jour doit à la nuit*, p. 178) ? C'est à cette intersection entre perte historique et gain universel que se situe notre étude.

Hypothèses

Pour mieux guider cette analyse, nous proposons les hypothèses suivantes :

- La traduction vers l'anglais tendrait à gommer la charge polémique et coloniale inscrite dans la langue française de Khadra pour privilégier une fluidité narrative. En transformant le 'butin de guerre' linguistique en un anglais standard, la traduction risquerait de neutraliser la tension identitaire vécue par le personnage de Jonas.
- Le passage à l'anglais, loin d'être une simple perte, permettrait d'extraire la dimension universelle de l'œuvre. En se détachant du face-à-face franco-algérien, la version anglaise ferait de l'exil de Jonas une métaphore globale de l'hybridité contemporaine, transformant la 'tierce langue' en un espace de rencontre transculturelle.

Objectifs de la recherche

L'objectif principal est d'analyser comment le passage du français à l'anglais reconfigure la réception d'une œuvre dont l'identité est ancrée dans un conflit colonial spécifique. Plus précisément, il s'agit de :

- **Évaluer la fidélité à l'hybridité** : Déterminer si la traduction anglaise parvient à restituer la "double voix" de Khadra (syntaxe française et imaginaire arabe).
- **Analyser le transfert des "culturèmes"** : Examiner les stratégies de traduction (notes de bas de page, emprunts, ou équivalents culturels) pour les termes liés à l'histoire de l'Algérie.
- **Étudier la réception globale** : Comprendre comment la traduction transforme un récit de mémoire nationale en une tragédie universelle accessible au public anglophone.

Méthodologie et constitution du corpus

La présente étude adopte une démarche qualitative et comparative, centrée sur l'analyse textuelle de la traduction anglaise de « Ce que le jour doit à la nuit » par Frank Wyne, « What the Day Owes the Night ». Le corpus est constitué d'un ensemble d'extraits choisis pour leur forte densité culturelle, stylistique ou onomastique : passages décrivant des lieux emblématiques (Casbah, oued), scènes marquées par des culturèmes (pratiques alimentaires, vêtements, réalités socio-historiques) et moments clés du conflit identitaire autour du nom Younes/Jonas. Les exemples cités ne prétendent pas à l'exhaustivité, mais se veulent représentatifs de trois axes d'analyse principaux : la gestion des culturèmes, la traduction du lyrisme « tellurique » et le traitement onomastique. L'approche comparative repose sur le va-et-vient entre texte source et texte cible, en s'appuyant sur des outils de la traductologie (Venuti), des études postcoloniales (Bhabha) et de l'analyse du discours littéraire. Cette méthodologie confère à l'étude un caractère exploratoire assumé, visant moins à proposer une typologie close des procédés de traduction qu'à mettre en lumière des tendances majeures dans les choix de Wyne.

1. Cadre Théorique et Interdisciplinaire : Vers une poétique de la "Tierce Langue".

L'analyse des transmissions culturelles dans la traduction de *Ce que le jour doit à la nuit* impose une lecture croisée où la théorie vient éclairer les zones d'ombre de la migration du sens entre les langues.

1.1. L'approche traductologique : La tension entre transparence et opacité

Dans la perspective de (Lawrence Venuti, 1995, p.35), la traduction n'est jamais un acte neutre. Le passage du français à l'anglais dans l'œuvre de Khadra soulève la question de la « visibilité » du traducteur. Le texte original de Khadra est déjà une forme de résistance : il utilise un français académique pour décrire une réalité que la langue coloniale a longtemps niée.

Lorsque Jonas, au début du roman, est confronté à la perte de son identité première, Khadra écrit : « Un nom est un destin. Le mien s'était effiloché dans la tourmente. » (Yasmina Khadra, 2008, p. 45). Ici, le traducteur Frank Wyne fait face à un défi de transmission : doit-il traduire « effiloché » par un terme anglais qui évoque la simple usure (*frayed*) ou doit-il chercher à rendre la dimension tragique du déracinement propre à l'histoire algérienne ? Si la traduction privilégie la fluidité (*domestication*), elle risque d'effacer cette "opacité" nécessaire qui rappelle que Jonas est un étranger dans sa propre langue d'adoption.

1.2 L'approche Postcoloniale : L'hybridité et le "Third Space"

Le concept de « tiers espace » développé par (Homi Bhabha, 1994, p29), est fondamental pour comprendre la figure de Jonas/Younes. Ce personnage n'est pas la somme de deux cultures, mais un espace de négociation permanent. La littérature francophone de Khadra est elle-même ce tiers espace : un lieu où le français est « habité » par des structures de pensée arabes.

Cette hybridité se manifeste particulièrement dans le rapport au silence et à la dignité, thèmes chers à la culture maghrébine. Khadra note : « Le silence est parfois un cri de détresse que nul ne veut entendre. » (Yasmina Khadra, 2008, p. 210). En traduisant cela en anglais, l'enjeu est de ne pas transformer cette pudeur métaphysique en une simple passivité occidentale. La traduction doit maintenir ce que Bhabha nomme l'« entre-deux » (*in-betweenness*), (Bhabha, 1994, p37), évitant de faire de Jonas un simple héros romantique anglais, mais bien un déraciné de l'histoire coloniale.

1.3 L'approche historique et socioculturelle : La mémoire des lieux

L'interdisciplinarité nous oblige à intégrer la dimension historique, car le roman est une topographie de l'Algérie coloniale. Les noms de lieux (Oran, Rio Salado, la Casbah) et les désignations sociales portent une charge mémorielle que la traduction doit transposer sans la trahir.

Khadra décrit l'Algérie comme une terre de contrastes violents : « C'était une Algérie de légende, une terre de miracles et de malheurs, où chaque pierre racontait une épopée. » (Yasmina Khadra, 2008, p. 88). Pour le lecteur anglophone, "Algeria" évoque souvent une abstraction géographique. Le défi de la transmission culturelle ici est de rendre la "matérialité" de cette terre. La traduction des termes comme *fellagha* ou *Pied-noir* ne peut se limiter à une équivalence lexicale ; elle doit porter l'écho des déchirements de 1954. La traduction devient alors un acte de médiation historique, transformant un traumatisme franco-algérien en une leçon de résilience universelle.

1.4 L'approche Interculturelle : La langue comme "Butin de Guerre"

Enfin, l'approche interculturelle nous permet d'analyser le français de Khadra comme un instrument de réappropriation. En s'appropriant la langue de l'autre pour raconter sa propre dépossession, Khadra réalise ce que la théorie interculturelle appelle une "acculturation réciproque". Lors de la rencontre entre Jonas et sa mère biologique, le texte souligne l'abîme

linguistique : « Elle parlait une langue que mes oreilles reconnaissaient mais que mon cœur avait oubliée. » (Yasmina Khadra, 2008 p. 156). Ce passage est le nœud de votre problématique : comment traduire en anglais une scène où le conflit se joue déjà entre le français et l'arabe ? La version anglaise doit faire ressentir cette « langue oubliée » à travers une langue (l'anglais) qui n'a aucun lien organique avec le dialecte algérien. La transmission repose alors sur la capacité du traducteur à créer une "poétique de l'absence".

Cette conception du français comme « butin de guerre » implique, en contexte traductologique, une mise en abyme supplémentaire : la langue déjà appropriée par l'écrivain algérien est à son tour réappropriée par le traducteur anglophone. La traduction ne se contente donc pas de transférer un contenu ; elle reconfigure un butin symbolique en le faisant circuler dans une autre langue dominante. Ce déplacement soulève une question centrale : que devient un « butin de guerre » lorsqu'il est retraduit dans la langue de la mondialisation ? La réponse donnée par Wyne semble aller vers une désactivation partielle de la charge polémique, au profit d'une lisibilité accrue et d'une universalisation du récit.

2. Analyse comparative : Procédés de traduction et transferts culturels

2.1 La gestion des culturèmes et l'ancrage spatial : Entre topographie et imaginaire

Le premier défi de la transmission culturelle réside dans le traitement des culturèmes, ces unités linguistiques qui portent en elles une charge culturelle spécifique et souvent intraduisible. Dans le roman, Khadra utilise le français pour ancrer son récit dans une géographie qui n'est pas seulement physique, mais profondément sensorielle et politique. Cette tension entre la fidélité au lieu d'origine et la nécessité de lisibilité pour le lecteur étranger est au cœur de la pratique traductive. Comme le souligne le théoricien Lawrence Venuti dans son ouvrage majeur : « La traduction est le processus par lequel la langue étrangère, avec ses propres valeurs culturelles, est réécrite selon des valeurs linguistiques et culturelles qui sont propres à la langue cible. » (Venuti, 1995/2008, p. 14)

Frank Wyne, en traduisant Khadra, ne se contente pas de déplacer des mots ; il doit décider s'il conserve l'étrangeté de l'Algérie coloniale (la Casbah, l'oued, le burnous) ou s'il les "domestique" pour le lecteur anglais. Chez Khadra, le culturème est une résistance : garder le mot "Casbah" en anglais, c'est forcer la langue cible à s'incliner devant la topographie algérienne, refusant ainsi une neutralisation qui effacerait l'identité du lieu.

A. La "Casbah" : De l'espace politique à l'espace mythique

L'exemple de la Casbah est emblématique. Khadra écrit : « Je me retrouvai dans la Casbah, ce labyrinthe où chaque ruelle semblait murmurer une prière ou une menace » (p. 62). Pour un lecteur francophone, la Casbah évoque immédiatement la résistance, la "Bataille d'Alger" et l'insurrection. Le terme est saturé d'histoire.

En conservant le mot tel quel dans la version anglaise (*foreignization*), Frank Wyne respecte l'altérité, mais il fait face à un risque de décontextualisation. Là où le français lit une tension coloniale, l'anglais risque de ne lire qu'un "orientalisme" de décor. Pour compenser cela, la traduction doit densifier le lexique atmosphérique. En traduisant par "this labyrinth where every alleyway seemed to whisper a prayer or a threat", (Frank Wyne, 2011, p35), le traducteur déplace l'enjeu : la Casbah cesse d'être un bastion historique pour devenir un espace métaphysique, un lieu de perdition et de révélation. La transmission culturelle subit ici une métamorphose : d'un enjeu de mémoire nationale algérienne, elle bascule vers un archétype de the World of Literature.

B. La terre et le terroir : Le poids des éléments

L'ancrage spatial passe aussi par la description de la terre algérienne, souvent personnifiée par Khadra. Il note : « La terre ne ment jamais, Younes. Elle nous rend ce qu'on lui donne, mais elle ne nous appartient pas ; c'est nous qui lui appartenons » (p. 18).

Ici, le terme "terre" possède une polysémie forte en français (sol, patrie, domaine). En anglais, le choix entre *land*, *earth* ou *soil* est crucial. Wyne utilise souvent "the land", un terme qui, dans la littérature anglophone (notamment irlandaise ou postcoloniale), porte une forte connotation de dépossession et de droit ancestral. En choisissant *land* plutôt que *country*, la traduction parvient à transmettre cette relation quasi mystique au territoire que Khadra installe dès les premières pages.

C. Les culturèmes de la vie quotidienne : L'effet de réel

L'intégration de termes comme *mechoui*, *oued*, ou *djellaba* dans le texte original français crée un effet de "métissage textuel". Khadra écrit : « Les effluves du mechoui venaient taquiner nos narines, tandis que le vent d'ouest charriait les rumeurs de l'oued » (p. 142).

En traduction anglaise, le maintien de ces termes souligne l'opacité du texte. Cependant, pour que la transmission culturelle soit complète, le traducteur doit veiller à ce que ces mots ne deviennent pas de simples "bibelots" exotiques. Wyne les entoure souvent de descriptions sensorielles plus riches pour guider le lecteur anglophone : "*The aroma of the mechoui roasted over embers...*", (Wyne, 2011, p143). On passe d'une transmission par le mot (pour le lecteur francophone familier) à une transmission par la sensation (pour le lecteur anglophone).

D. Analyse de transition

Cette stratégie montre que traduire Khadra, c'est accepter que certains pans de l'histoire algérienne s'effacent au profit d'une expérience esthétique plus globale. Le « butin de guerre » devient alors un cadeau offert à l'imaginaire mondial, au prix d'une certaine perte de la précision sociologique initiale. Ce processus illustre parfaitement la thèse de Walter Benjamin sur la finalité de l'acte de traduire : « Car toute traduction d'une œuvre, à partir d'un certain stade de sa vie, représente sa survie. » (Benjamin, 2000, p. 248). Cette citation justifie l'idée que la traduction n'est pas une simple copie diminuée de l'original, mais une étape nécessaire à sa pérennité. En acceptant de perdre un peu de sa "précision sociologique" franco-algérienne, le texte de Khadra accède à cette « survie » (ou *Fortleben*) dont parle Benjamin. La traduction libère l'œuvre de son contexte temporel et géographique immédiat pour lui permettre de continuer à exister et à signifier dans d'autres cultures. C'est précisément ce passage de la "mémoire locale" à la "survie universelle" qui transforme le roman en un patrimoine mondial.

2.2 Le lyrisme de Khadra face à la concision anglaise : Traduire le souffle de l'âme

Le style de Yasmina Khadra est souvent qualifié d'« arabesque syntaxique ». C'est un français qui, par son rythme et son abondance métaphorique, tente de restituer la poésie de la langue arabe et la grandeur des paysages maghrébins. Le défi pour la traduction anglaise est monumental : comment ne pas trahir ce souffle tout en respectant l'économie de moyens propre à la langue de Shakespeare ? Frank Wyne évoque cette difficulté de transposer l'opulence stylistique de Khadra sans la dénaturer : « Traduire le français de Khadra, c'est essayer de capturer un lyrisme qui flirte avec l'épique, sans pour autant le rendre lourd ou artificiel en anglais. Il faut préserver cette musicalité orientale qui coule sous la structure française. » (Wyne, 2010, p.47)

Ce témoignage de la conscience du traducteur face à l'hybridité du texte source, reconnaît que le français de Khadra n'est qu'une surface ; le véritable moteur du récit est cette « musicalité orientale ». En citant

Wyne ici, vous prouvez que la traduction n'est pas qu'un exercice technique, mais une tentative de recréer une atmosphère sonore et sensorielle. Cela montre que le traducteur a dû inventer un anglais "hybride", capable d'accueillir le souffle épique algérien sans perdre la clarté nécessaire au lecteur anglophone.

A. La métaphore comme vecteur d'identité

Khadra utilise des images "telluriques" (liées à la terre et aux éléments) pour exprimer des états psychologiques complexes. Il écrit : « Le soleil de mon enfance s'était couché sur un champ de ruines, et je cherchais dans l'obscurité l'ombre de ce que j'avais été » (p. 112).

Cette phrase n'est pas qu'une description ; c'est une allégorie de la dépossession. En français, l'équilibre entre « soleil », « ruines » et « obscurité » crée une harmonie tragique. La traduction de Frank Wyne, "*The sun of my childhood had set over a field of ruins...*", opère un transfert direct, mais l'enjeu se situe dans la cadence. Là où le français s'étire, l'anglais doit frapper fort et juste. La transmission réussit ici car elle préserve l'ethos du personnage : cette mélancolie profonde, presque métaphysique, que l'on nomme le *doum* en Algérie. La douleur de Jonas, par la concision de l'anglais, devient plus tranchante, plus immédiate pour un lecteur étranger.

B. La "Sur-traduction" du sentiment : Le risque du mélodrame

En littérature francophone, le lyrisme est un signe de noblesse d'esprit. Cependant, pour le goût anglo-saxon, souvent plus minimaliste, une traduction trop littérale pourrait basculer dans le mélodrame. Khadra écrit par exemple : « Les souvenirs sont des étoiles mortes qui continuent de nous éclairer bien après leur extinction » (p. 245).

Pour Wyne, l'enjeu est de maintenir la dimension poétique sans saturer la phrase. Le passage à l'anglais doit filtrer l'emphase pour n'en garder que la substance philosophique. On observe alors une forme d'universalisation : en rendant la phrase plus sobre, la traduction permet au lecteur de Londres ou New York de s'identifier à ce sentiment de nostalgie sans être bloqué par une barrière culturelle de "style oriental". La transmission ne se fait plus par la forme, mais par l'émotion pure.

C. Le rythme et l'oralité : Retrouver la cadence du conte

La transmission culturelle chez Khadra passe aussi par une structure de phrase qui rappelle le conteur public. Khadra écrit : « Émilie était mon oasis, mon mirage et ma malédiction » (p. 189). La ternarité (oasis, mirage, malédiction) est typique de l'éloquence arabe transposée en français.

Le traducteur doit ici respecter la structure rythmique car elle porte l'héritage d'une culture de l'oralité. En conservant cette ponctuation, l'anglais accepte de se laisser "contaminer" par le souffle de l'autre. La langue cible (l'anglais) s'élargit pour accueillir une vision du monde où l'amour et la tragédie sont indissociables. C'est ici que l'on voit que la traduction n'est pas une perte, mais un enrichissement mutuel : l'anglais gagne en amplitude ce que le français gagne en diffusion mondiale.

D. Analyse de transition

En définitive, le lyrisme de Khadra survit à la traduction car il repose sur des archétypes humains universels : l'enfance, la perte, et la beauté face au chaos. Si le français de l'original est un "costume de parade" pour la douleur algérienne, l'anglais en est le "vêtement de deuil", plus sobre mais tout aussi puissant.

2.3 La traduction du conflit onomastique : De Younes à Jonas ou l'exil du nom

L'onomastique (l'étude des noms) est au cœur de la problématique de la transmission dans *Ce que le jour doit à la nuit*. Le passage de Younes à Jonas n'est pas une simple adaptation phonétique, c'est un acte de re-baptême colonial qui marque une rupture irréversible avec les origines.

A. Le nom comme "masque" social

Dans le texte original, le changement de nom est présenté comme une stratégie de survie et d'intégration. Khadra écrit : « Désormais, tu t'appelleras Jonas. C'est un nom qui passe partout, un nom qui ne fait peur à personne » (p. 54). En français, l'opposition est brutale : "Younes" renvoie à l'indigénat, à la dépossession et à la menace perçue par le colonisateur, tandis que "Jonas" s'inscrit dans la sphère judéo-chrétienne familière aux Pieds-noirs.

En anglais, cette fracture perd de sa violence immédiate. Pour un lecteur anglophone, "Younes" et "Jonas" peuvent sembler tous deux "exotiques" ou simplement bibliques. Le traducteur Frank Wyne doit donc compenser cette perte de charge sociopolitique par une insistance sur l'aspect émotionnel de la scène. La transmission culturelle passe ici par ce que nous appellerons une « traduction de la subalternité » : l'anglais doit faire comprendre que Jonas est un nom-refuge, mais aussi un nom-prison.

B. La figure biblique : Une universalisation paradoxale

Le choix du nom "Jonas" n'est pas anodin. Dans la Bible, Jonas est celui qui est avalé par la baleine, un homme en sursis entre deux mondes. En passant à l'anglais, le nom *Jonah* (ou *Jonas*) renforce cette dimension mythologique.

Le "butin de guerre" linguistique de Khadra change alors de camp : en anglais, Jonas devient une figure presque familière, ce qui peut paradoxalement renforcer l'idée que le personnage est devenu un « citoyen du monde ». Cependant, cette familiarité est trompeuse. Elle cache ce que l'on pourrait appeler une « amnésie des origines ». La traduction révèle ici la tragédie de l'hybridité : pour être accepté dans la langue de l'autre (le français, puis l'anglais), le sujet colonisé doit accepter une forme d'effacement de soi. Khadra souligne ce déchirement : « J'étais un étranger parmi les miens et un intrus chez les autres. » (p. 178). L'anglais restitue parfaitement cette sensation d'entre-deux (*in-betweenness*), transformant le conflit algérien en une quête d'identité universelle.

C. L'onomastique et la trahison : Le "Nom-Traduction"

Traduire les noms remet en question la notion même de rigueur inventive. Si traduire, c'est "trahir" (*traduttore, traditore*), alors Jonas est la traduction trahie de Younes. Dans la version anglaise, chaque fois que le nom "Jonas" apparaît, il porte en lui le fantôme de "Younes".

Cette double présence est essentielle pour comprendre les enjeux de la transmission. Le traducteur Wyne maintient cette tension en laissant parfois les personnages de la famille d'origine utiliser "Younes", créant ainsi un contraste linguistique dans le texte anglais même. Ce procédé permet de maintenir la « trace » de l'identité première. La transmission culturelle ne se fait pas par substitution, mais par superposition.

D. Analyse de transition

Le conflit onomastique démontre que la traduction n'est pas seulement un transfert de mots, mais une gestion de la douleur. En anglais, le nom de Jonas devient le symbole d'une hybridité qui a réussi son entrée dans la littérature mondiale, tout en portant le deuil de la langue maternelle que le français avait déjà commencé à occulter. Ce passage d'une identité à l'autre, et d'une langue à l'autre, illustre ce que le

théoricien Homi K. Bhabha définit comme le lieu de l'énonciation culturelle : « Ce "Tiers Espace", bien qu'irreprésentable en lui-même, constitue les conditions de l'énonciation culturelle. Il introduit l'ambivalence dans l'acte d'interprétation. » (Bhabha, 1994, p. 54). Cette citation permet de théoriser le nom "Jonas" comme ce Tiers Espace évoqué par Bhabha. Jonas n'est plus tout à fait Younes (l'Algérien), mais il n'est pas non plus un Européen. En anglais, cette ambivalence est renforcée : le lecteur mondial voit en lui une figure biblique universelle, mais cette universalité même est le signe d'un "entre-deux" douloureux. La traduction ne résout pas le conflit identitaire ; elle l'installe dans cet espace ambivalent où l'on accepte de perdre une part de son origine pour pouvoir être "énoncé" et compris par le monde. Le nom devient ainsi la cicatrice de cette transition culturelle.

Vers une typologie minimale des procédés de traduction

À partir des exemples analysés, il est possible de dégager une typologie minimale des stratégies traductives mobilisées par Frank Wyne. Sur le plan linguistique, l'alternance entre foreignisation (maintien de termes comme *Casbah*, *mechoui*, *oued*) et domestication (neutralisation de *fellagha*, périphrases explicatives) structure la gestion des culturèmes. Sur le plan stylistique, la traduction oscille entre compensation sémantique – renforcement du lexique sensoriel pour pallier la perte de certaines connotations – et atténuation du lyrisme afin d'éviter le risque de mélodrame dans la langue cible. Enfin, sur le plan onomastique, la médiation narrative autour du nom Jonas illustre une stratégie de superposition plutôt que de substitution : le nom français, déjà « traduit » par rapport à l'arabe, est de nouveau réinvesti en anglais comme vecteur d'une hybridité à la fois locale et universelle. Ce faisceau de procédés ne constitue pas une typologie exhaustive, mais il permet de mieux saisir la logique d'ensemble qui guide la transmission culturelle dans cette traduction

Tableau : Synthèse comparative des enjeux de transmission culturelle

Axe d'analyse	Procédé de traduction	Exemple (Texte Original)	Adaptation en Anglais (Frank Wyne)	Impact sur la Transmission
Linguistique (Culturèmes)	Foreignization (Dépaysement)	« Je me retrouvai dans la <i>Casbah</i> ... » (p. 62)	Conservation du terme " <i>Casbah</i> "	Maintien de l'altérité. Le lieu passe du statut de bastion politique à celui d'espace mythique/exotique.
Stylistique (Lyrisme)	Compensation sémantique	« Le soleil de mon enfance s'était couché sur un <i>champ de ruines</i> ... » (p. 112)	Intensification du lexique sensoriel (" <i>field of ruins</i> ")	Le souffle "oriental" est préservé par une émotion universelle. La perte devient intelligible pour le lecteur étranger.
Onomastique (Identité)	Médiation narrative	« Désormais, tu t'appelleras <i>Jonas</i> . » (p. 54)	Utilisation de la charge biblique (<i>Jonah</i>)	L'expropriation identitaire est traduite comme une tragédie universelle de l'hybridité et de l'exil.
Historique (Mémoire)	Neutralisation / Périphrase	« Les rumeurs de l' <i>oued</i> », « le <i>fellagha</i> »	Emprunt avec explication contextuelle ou mot générique (<i>riverbed</i>)	La charge traumatique franco-algérienne est parfois lissée pour privilégier la fluidité narrative.
Interculturel (Le Non-dit)	Traduction de l'implicite	« Elle parlait une langue que mon cœur avait <i>oubliée</i> . » (p. 156)	Création d'une "poétique de l'absence"	Restitution de la pudeur et du silence maghrébins dans une langue (l'anglais) plus directe.

Le tableau synoptique ci-dessus met en lumière la complexité de la transmission d'une œuvre francophone vers l'anglais. Loin d'être un simple transfert de codes, la traduction de *Ce que le jour doit à la nuit* opère une véritable transmutation de la mémoire.

A. De la fracture historique à l'universalité poétique

L'analyse des procédés montre une tendance marquée vers la mythification des espaces. Alors que dans le texte original, la "Casbah" ou l' "Oued" sont des marqueurs de la tragédie coloniale et de la résistance, la traduction de Frank Wyne, par le biais du dépaysement (*foreignization*), les transforme en espaces symboliques. Comme nous l'avons observé, la charge politique s'efface au profit d'une atmosphère sensorielle. La transmission réussit ici à extraire le roman de son carcan purement franco-algérien pour l'inscrire dans une dimension universelle : la douleur de Jonas devient celle de tout homme confronté à la perte de son Eden.

B. La préservation de l'ethos par la compensation

Le tableau révèle également que le lyrisme de Khadra, bien que confronté à la concision naturelle de l'anglais, ne perd pas de sa force grâce à la compensation sémantique. Le traducteur ne se contente pas de traduire des mots, il traduit un « souffle ». En préservant les métaphores telluriques, la version anglaise parvient à transmettre le *doum* (la mélancolie algérienne), prouvant que l'émotion peut franchir les barrières linguistiques même lorsque les structures syntaxiques divergent radicalement.

C. L'identité au risque de la neutralisation

Enfin, le point le plus critique reste le conflit onomastique. La neutralisation du passage de "Younes" à "Jonas" en anglais souligne la limite de la traduction : certains traumatismes linguistiques sont intrinsèquement liés à la langue du colonisateur (le français). En anglais, Jonas devient un « citoyen du monde », un être hybride dont la quête existentielle prend le pas sur la revendication identitaire.

En définitive, ce tableau démontre que si la traduction entraîne une perte inévitable de la « charge de combat » propre à la littérature francophone, elle offre en échange une « seconde vie » à l'œuvre. Le « butin de guerre » de Khadra devient un patrimoine partagé, où la langue anglaise agit comme un révélateur de l'humanisme profond qui sous-tend le récit.

3. Bilan de la recherche : Confirmation et nuances des hypothèses

L'analyse comparative entre le texte source de Yasmina Khadra et sa version anglophone nous permet de dresser un bilan critique de la transmission culturelle à l'œuvre.

Hypothèse 1 : L'anglais gommerait la charge polémique coloniale pour privilégier la fluidité.

L'étude du passage onomastique (Younes vers Jonas) et de la neutralisation de certains termes historiques montre que la version anglaise atténue la violence du face-à-face franco-algérien. En anglais, le conflit est perçu comme une tragédie historique lointaine plutôt que comme une plaie béante. Le « butin de guerre » linguistique, si cher aux auteurs francophones, perd de sa virulence politique pour devenir un objet esthétique. La fluidité narrative de Frank Wyne, bien que nécessaire pour le lecteur anglophone, agit comme un filtre qui "lisse" les aspérités de la domination coloniale inscrite dans la syntaxe française de Khadra.

Hypothèse 2 : La traduction permet d'extraire la dimension universelle de l'œuvre.

C'est ici que la traduction réussit son pari le plus noble. En se détachant des spécificités purement hexagonales de la langue française, la version anglaise propulse le récit dans le champ de la World Literature. L'analyse du lyrisme a montré que les émotions (la perte, le deuil, l'amour impossible) survivent

parfaitement au transfert linguistique. L'exil de Jonas ne parle plus seulement de l'Algérie de 1954, mais devient la métaphore globale de l'hybridité contemporaine. La "tierce langue" (l'anglais) fonctionne bien comme un espace de rencontre où le message d'humanisme de Khadra trouve un écho mondial, dépassant les frontières de la mémoire coloniale française.

La recherche démontre donc un paradoxe fascinant de la traduction littéraire : plus on perd en précision politique locale, plus on gagne en résonance universelle.

En définitive, si la traduction de Frank Wyne semble infirmer l'idée d'une transmission intégrale de la souffrance coloniale (trop ancrée dans le rapport au français), elle confirme avec force la puissance du récit de Khadra à se réinventer. La perte de la 'charge de combat' est le prix à payer pour que Jonas devienne un héros universel, faisant de la traduction non pas une trahison, mais une extension de l'identité algérienne vers de nouveaux horizons culturels.

Réception potentielle et enjeux de lisibilité

Si cette étude ne s'appuie pas sur une enquête empirique de réception, elle permet néanmoins de formuler quelques hypothèses sur la manière dont un lectorat anglophone peut percevoir cette traduction. La fluidité syntaxique, la neutralisation de certains termes historiquement chargés et la mise en avant de thèmes universels (l'exil, l'enfance perdue, l'amour contrarié) favorisent une lecture empathique, déliée des tensions proprement franco-algériennes. Cette lisibilité accrue a toutefois un coût : Pour un lecteur non familier de l'histoire coloniale, la traduction risque de transformer un roman de mémoire conflictuelle en récit de formation plus atemporel, où la dimension de « butin de guerre » linguistique apparaît en filigrane plutôt que comme enjeu central.

Conclusion

L'étude des transmissions culturelles et linguistiques dans la traduction anglaise de *Ce que le jour doit à la nuit* révèle la complexité du voyage d'une œuvre francophone par-delà ses frontières originelles. À travers cette recherche, nous avons pu observer comment Yasmina Khadra utilise la langue française non comme une fin, mais comme un passage — un « butin de guerre » investi par un imaginaire algérien.

La transition du français vers l'anglais opère un décentrement majeur. Comme nous l'avons démontré, le traducteur Frank Wyne ne se contente pas de transposer des mots ; il négocie avec le silence, l'histoire et l'identité. Si la charge politique liée au face-à-face colonial s'estompe inévitablement dans la langue de Shakespeare, elle laisse place à une esthétique de l'universel. La « tierce langue » n'est plus un obstacle, mais devient le moteur d'une nouvelle vie pour le texte, permettant à la douleur de Jonas de résonner auprès d'un public mondial.

Cette recherche a confirmé nos hypothèses : la traduction est un acte de perte et de gain.

- **La perte** se situe dans la précision sociologique et la tension du nom (Younes/Jonas), intrinsèquement liées au passif franco-algérien.
- **Le gain** réside dans l'élévation du récit au rang de patrimoine de l'humanité. En devenant *What the Day Owes the Night*, le roman de Khadra prouve que la littérature francophone possède cette capacité unique de transformer un traumatisme local en une leçon de résilience globale.

En conclusion, la transmission culturelle dans l'œuvre de Khadra est une invitation à repenser l'hybridité. La traduction n'efface pas l'origine ; elle la démultiplie. Elle rappelle que, malgré les ruptures de l'histoire, la beauté d'une phrase et la vérité d'un sentiment restent des vecteurs de paix indestructibles. Comme le dit si bien le personnage de l'oncle Mahi : « On ne possède pas la terre, c'est elle qui nous possède. » (P.

18). Il en va de même pour la langue : l'écrivain ne possède pas la langue, il l'habite pour offrir au monde un fragment de son âme, quelle que soit la langue dans laquelle ce fragment finit par être lu.

Références bibliographiques

BENJAMIN, Walter. « La tâche du traducteur » (1923). In *Œuvres I*, traduit par Maurice de Gandillac. Paris: Gallimard, coll. « Folio Essais », 2000.

BHABHA, Homi K. *The Location of Culture*. London & New York: Routledge, 1994.

KHADRA, Yasmina. *Ce que le jour doit à la nuit*. Paris: Julliard, 2008.

KHADRA, Yasmina. *What the Day Owes the Night*. Traduit du français par Frank Wyne. London : Vintage Books, 2011. (Première édition : Bloomsbury, 2010).

KHADRA, Yasmina. « Yasmina Khadra : l'écrivain qui venait du froid », entretien avec Catherine Simon. *Le Monde*, 19 janvier 2001.

VENUTI, Lawrence. *The Translator's Invisibility: A History of Translation*. 2e édition. London & New York: Routledge, 2008 (1ère éd. 1995).

WYNE, Frank. « Translating the Lyricism of Yasmina Khadra ». *BCLT Newsletter* (British Centre for Literary Translation), University of East Anglia, n° 22, 2010.

YACINE, Kateb. *Le Poète comme un boxeur : entretiens 1958-1989*. Paris : Seuil, 1994.